

“Femmes fragiles et vaporeuses, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l'ordre et la beauté, femmes sans voix, soumises, j'ai beau chercher, je n'en vois pas beaucoup dans le paysage de mon enfance. Ni même le modèle au-dessous, moins distingué, plus torchon, les frotteuses d'évier à se mirer dedans, les accommodatrices de restes, et celles qui sont à la sortie de l'école un quart d'heure avant la sonnerie, tous devoirs ménagers accomplis ; les bien organisées jusqu'à la mort. Mes femmes à moi, elles avaient toutes le verbe haut, des corps mal surveillés, trop lourds ou trop plats, des doigts râpeux, des figures pas fardées du tout ou alors le paquet, du voyant, en grosses taches aux joues et aux lèvres. Leur science culinaire s'arrêtait au lapin en sauce et au gâteau de riz, assez collant même, elles ne soupçonnaient pas que la poussière doit s'enlever tous les jours, elles avaient travaillé ou travaillaient aux champs, à l'usine, dans des petits commerces ouverts du matin au soir. Il y avait les vieilles, qu'on allait voir le dimanche après-midi avec les boudoirs et le flacon de goutte pour arroser le café. Des femmes noires et coties, leurs jupes sentent le beurre oublié dans le garde-manger, rien à voir avec les mamies sucrées du livre de lectures, surmontées d'un chignon neigeux et qui moumoutent leurs petits-enfants en leur racontant des histoires de fées, des aïeules ça s'appelle. Les miennes, mes grand-tantes, ma grand-mère, n'étaient pas commodes, elles n'aimaient pas qu'on leur saute dans le tablier, perdu l'habitude, juste le bécot de l'arrivée et du départ, après l'invariable « t'as encore grandi » et « t'apprends-ti toujours bien à l'école », elles n'avaient plus grand-chose à me dire, elles parlaient en patois avec mes parents de la vie chère, du loyer et de la surface corrigée, des voisins et, de temps en temps, elles me regardaient avec des rires. La tante Caroline, celle des dimanches d'été, on se rend chez elle à vélo à travers des chemins cahoteux remplis de boue à la moindre averse, le bout du monde, deux ou trois fermes au ras des herbages dans une plaine. On clenche à la porte sans conviction, jamais chez elle Caroline, il faudra partir aux nouvelles dans les maisons à côté. On la trouvait en train de botteler des oignons ou d'aider un vêlage. Elle rentrait, fourgonnait sa cuisinière, cassait de la boisette pour le feu, nous préparait la collation soupante, œufs mollets, pain et beurre, liqueur d'angélique. On la regardait avec admiration « tu pêtes toujours par la sente, Caroline ! Tu t'ennuies pas ? ». Elle rigolait, protestait, « que veux-tu, j'ai toujours à m'occuper ». Peur, des fois, comme ça, toute seule... Là elle s'étonnait, plissait les yeux, « qué que tu veux qu'on me fasse à mon âge... » J'écoutais peu, j'allais près de la mare, je longuais le mur aveugle de la maison bordé d'orties plus hautes que moi, je retournais les débris d'assiettes, les boîtes de conserve que la tante envoyait là, rouillées, pleine d'eau et de bêtes. La Caroline nous faisait un bout de conduite, en marchant à côté de nos vélos, un bon kilomètre par beau temps. Puis on la voyait minuscule entre les colzas. Je savais que cette femme de quatre-vingts ans, pleine de corsages et de jupes même au plus fort de la canicule, n'avait besoin ni de pitié ni de protection. Pas plus que la tante Elise, tanguante de graisse mais vive, un peu cracra, chez elle je sortais de dessous le lit avec des dentelles de moutons accrochées à ma robe, je tournais et retournais une cuiller mal décrottée avant d'oser fendre la peau plissée de ma poire au jus. Et elle, me fixant sans comprendre, « qu'est-ce que t'as que tu ne manges pas », et son rire énorme, « ça va pas te boucher le trou du cul ! ». Ni ma grand-mère qui habitait

un baraquement, entre la ligne de chemin de fer et l'usine de bois, dans le quartier de la Gaieté. Quand on arrivait, elle raccommoait, elle cueillait du manger à lapins, elle lavotait, et ma mère s'énervait, « tu ne ne peux pas te reposer à ton âge ». Ça l'horripilait ma grand-mère, ces reproches. Quelques années avant, elle montait sur la voie de chemin de fer en s'agrippant aux herbes pour vendre des pommes et du cidre aux soldats américains du débarquement. Elle bougonnait, puis elle apportait la casserole de café bouillant avec ses filets de mousse blanche, elle versait la goutte sur le fond de sucre collé dans la tasse. Tout le monde rinçait la tasse avec la goutte, en la remuant doucement. Ils parlent, encore des histoires de voisins, de propriétaire qui ne veut pas faire de réparations, je m'ennuie un peu, pas de découvertes à espérer dans cette maison petite et sans terrain, presque rien à manger, ma grand-mère tête goulûment le fond de sa tasse. Je regarde sa figure aux pommettes saillantes, la même lumière jaune sur sa peau que sur son œuf de buis à reprendre les chaussettes. Il lui arrive de faire pipi debout, jambes écartées sous sa longue jupe noire, dans son bout de jardin quand elle se croit seule. Pourtant, elle a été première du canton au certificat d'études et elle aurait pu devenir institutrice mais l'arrière-grand-mère a dit, jamais de la vie, c'est l'aînée, j'ai besoin d'elle à la maison pour élever les cinq autres. Histoire vingt fois racontée, l'explication d'un destin pas rose. Elle courait comme moi, sans se douter de rien, elle allait à l'école et d'un seul coup le malheur a fondu sur elle, cinq mômes qui la tirent en arrière, fini. Ce que je ne comprenais pas, c'est qu'à son tour elle s'en soit offert six, et sans allocations madame. Pas besoin d'un dessin pour savoir très tôt que les gosses, les poulots comme tout le monde disait autour de moi, c'était la vraie débîne, la catastrophe absolue. En même temps quelque chose comme un laisser-aller coupable, un manque de gingin, un truc de pauvres aussi.